

LE MAHĀBHĀRATA DE SARALA

JE METTRAI ICI EN LIGNE QUELQUES COURTS ARTICLES SUR LE MAHĀBHĀRATA DE SARALA. SARALA DAS EST CONNU COMME L'ADIKAVI" (LE PREMIER POÈTE) DE LA LITTÉRATURE ORIYA. IL A VÉCU ET ÉCRIT AU 15^{ÈME} SIÈCLE. LE MAHĀBHĀRATA EST SON *MAGNUM OPUS*. LES ÉPISODES DU MAHĀBHĀRATA DE SARALA SONT NETTEMENT DIFFÉRENTS DE CEUX DU MAHĀBHĀRATA DE VYĀSA (EN SANSKRIT).

DR. B. N. PATNAIK .

MERCREDI 3 DÉCEMBRE 2008

Les guru de l'avadhūta

(Note : cette histoire n'est pas tirée du Mahābhārata de Sarala, mais du *Bhagabata* (plus connu sous une orthographe légèrement différente : *Bhagavata*) de Jagannatha Das, un poète Oriya du seizième siècle).

Un grand *avadhūta* (ascète) dit au célèbre roi Yadu qu'il avait vingt-quatre *guru* (précepteurs spirituels). Ils n'étaient pas tous humains ; parmi eux, il y avait des objets naturels comme l'océan, le ciel et les arbres, des objets non-humains mais animés comme les abeilles, le python et une certaine colombe, et ensuite des humains – des humains ordinaires, non pas des grands leaders ni des érudits, ni des saints. L'épisode de l'*avadhūta* se trouve dans la Śrīmad Bhāgavata. Il parle principalement de la connaissance de la vie qui permet de s'élever au dessus des sentiments de douleur, de colère, de plaisir, etc. qu'apporte la vie de tous les jours. On perd tout aussi bien son sens de l'équilibre dans les périodes de bonheur que dans celles d'affliction. Mais le bonheur et l'affliction sont tous deux temporaires ; lorsqu'on est heureux, on ne réalise pas que le bonheur est de courte durée, et quand on est affligé, on ne réalise pas que l'affliction est également temporaire.

Il n'est pas possible de mentionner ici tout ce que l'*avadhūta* a appris de chacun de ces *guru*. Nous nous contenterons de voir ce qu'il a appris de certains d'entre eux. De l'océan, il a appris l'indifférence à la perte et au gain. Durant l'hiver, les rivières apportent plus d'eau à l'océan, pendant l'été l'eau s'évapore, mais l'océan ne se gonfle pas ni ne se contracte durant ces saisons. De l'arbre, il a appris ce que donner veut dire. L'arbre donne tout ce qu'il possède – fleurs, fruits, ombre, etc – à tous ceux qui le désirent, sans regarder s'ils le méritent ou non. Du vent, il a appris une certaine forme de détachement. Le vent est à la fois à l'intérieur et à l'extérieur du corps, le servant de maintes manières, y compris en enlevant les odeurs. Il est dans chaque

corps et autour de lui, mais il n'appartient à aucun corps en particulier. Du python il a appris comment se satisfaire de tout ce qui passe à sa portée. Il consomme tout ce qu'il attrape, et meurt de faim s'il n'attrape rien. Du voleur de miel il a appris qu'il est courant dans ce monde que quelqu'un s'approprie le fruit du dur labeur d'un autre. Les abeilles travaillent dur pour produire le miel mais ne le consomment pas elles-mêmes. Elles le sauvegardent, et le voleur de miel arrive, il les enfume et dérobe le miel. À cet égard, l'abeille est comme l'avare qui travaille nuit et jour, refuse à lui-même et aux autres les simples plaisirs de la vie pour économiser son argent, et un voleur le lui prend. De la colombe il a appris qu'il n'était pas souhaitable de s'attacher excessivement à sa famille, et de la fille d'un certain brahmane le fait que le rassemblement d'un grand nombre de personnes conduit seulement à des désagréments et à des querelles. Certains événements dans la vie de la colombe ou dans celle de la jeune fille conduisent l'*avadhūta* à ces conclusions. Ces événements sont décrits dans la Śrīmad Bhāgavata. Nous ne rentrerons pas ici dans les détails.

L'*avadhūta* nous donne une autre vision du *guru*. Aucun de ses vingt-quatre professeurs ne lui donne un enseignement direct, même pas ceux qui sont humains, la jeune fille ou le voleur de miel. Certains d'entre eux se contentent d'exister, certains, comme le python, vivent leur vie selon leur nature et certains, comme la colombe, le voleur de miel et la jeune fille, choisissent d'agir comme ils le font. L'*avadhūta* n'a pas d'existence aux yeux de chacun de ses vingt-quatre *guru*. Ils peuvent donc à peine être appelés *guru*. Mais pour lui, ils sont vraiment ses *guru*, car il apprend d'eux.

Il nous rappelle l'Ekalavya du Mahābhārata qui appelait Droṇācārya son *guru*, bien qu'il ait refusé de l'enseigner. Ekalavya avait pratiqué le tir à l'arc en son nom et en avait acquis la technique. Quand l'occasion s'en présenta, il montra à Droṇa qu'il était meilleur archer que les princes Pāṇḍava et Kaurava que celui-ci enseignait tous les jours. Bien qu'autodidacte, il avait l'humilité et la gratitude d'appeler Droṇa son maître parce qu'il avait reçu de lui son inspiration. Droṇa, bien sûr, ignorait tout de cela.

Contrairement à Ekalavya, l'*avadhūta* n'avait aucun moyen d'exprimer sa gratitude à ses *guru*. Il n'avait jamais rencontré ses professeurs humains, les seuls auxquels il aurait pu dire ce qu'ils représentaient pour lui. Il aurait seulement pu le faire s'il avait rencontré quelqu'un comme le grand roi Yadu qui était disposé à écouter. Il y a une autre différence entre Ekalavya et l'*avadhūta* ; le premier avait appris une technique et le dernier la connaissance de la vie et du monde, ce qui lui permettait de transcender le monde. Chacun avait obtenu ce qu'il cherchait.

Considérons maintenant quelle sorte de *śīṣya* (élève) était l'*avadhūta*. Il semblerait superflu de dire que c'était un bon élève. Il avait l'envie d'apprendre, et l'intelligence nécessaire, mais, ce qui était bien plus important, un esprit alerte et

totalemment réceptif qui répondait vivement à ce qui l'entourait, spécialement aux choses peu spectaculaires, pas trop visibles et banales qui auraient normalement échappé à l'attention. Il réfléchissait sur ce qu'il voyait, et en tirait des significations. Sa vie montre que les connaissances que l'on acquiert par l'expérience et la réflexion sont bien plus importantes que celles que l'on tire des textes, quand il s'agit de connaître la vie.

Il faut noter qu'il n'a appris les valeurs positives d'aucun de ses *guru* ; en fait, de la plupart d'entre eux, il a appris ce qu'il ne fallait pas faire et ce qu'il ne fallait pas être. Cela montre que le bien et le mal sont sources d'une vraie connaissance. Cela montre aussi qu'un élève ne doit pas décider à l'avance ce qu'il faut ignorer ; il doit être ouvert à tout – du python à Piṅgalā.

Maintenant, en ce qui concerne les connaissances de l'*avadhūta*, on peut se demander pourquoi il tirait de ses expériences ces significations spécifiques. Étaient-ce les seules qu'on pouvait en tirer ? Sûrement pas ; le ciel et l'océan peuvent avoir d'autres significations pour d'autres personnes. En règle générale, toute expérience peut être interprétée pratiquement comme ayant plus d'un sens. La Śrīmad Bhāgavata ne soulève pas ce problème dans ce contexte particulier, probablement parce que cela aurait arrêté le flot du récit. Mais on peut imaginer une réponse à partir d'une autre grande œuvre, à savoir la Bhāgavad Gītā – pour faire bref, ce que l'on cherche et ce que l'on reçoit dépend de la façon dont on est programmé. Une réponse détaillée dépasserait le but de cet article.

Dans un monde aujourd'hui différent, des centaines d'années après que la Śrīmad Bhāgavata a été composée, on peut se demander comment relater la quête de l'*avadhūta*. Une réponse pourrait être celle-ci : on ne peut rien apprendre sur les valeurs qui orientent la vie uniquement à partir des textes ; pour cela, il faut réfléchir sur la vie telle qu'elle est vécue. Et on doit être préparé à apprendre dans le sens de cet épisode de l'*avadhūta*, et ensuite, on tirera un sens éclairant de tout et de toute expérience.

Finalement, si l'on désire rejeter les valeurs de l'*avadhūta* parce qu'elles sont désespérément démodées et sans rapport avec le contexte actuel, que l'on considère la façon de vivre qu'elles symbolisent : vivre sa vie mais rester sans attaches – ne pas se laisser attacher par ses émotions. Y a-t-il vraiment une meilleure façon de vivre sa vie en harmonie avec le monde et avec soi-même ?

